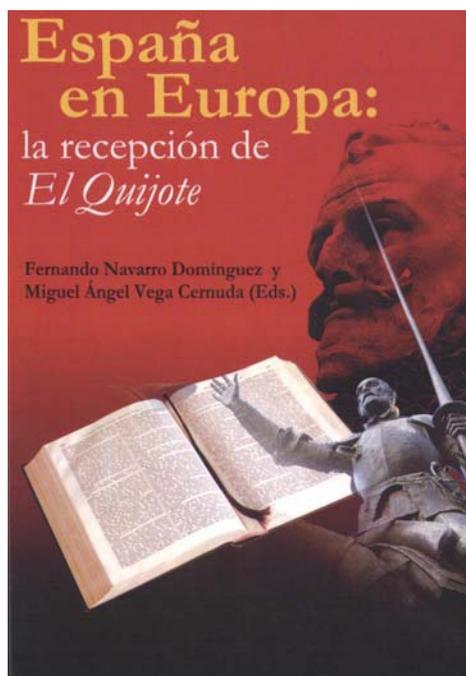


## Réception de l'œuvre magistrale de Cervantès en Europe: points de vue descriptif et diachronique de la traduction et étude de la parémie dans deux versions françaises de *Don Quichotte*\*

Marie-Claire Durand Guiziou

*Universidad de Las Palmas de Gran Canaria*  
*mcdurand@dfm.ulpgc.es*



*Don Quichotte* est l'une des œuvres les plus lues et les plus traduites au monde et nul ne niera l'importance de la réception de ce chef-d'œuvre littéraire espagnol que le monde s'est approprié le plus souvent par le biais de la traduction.

C'est cette réception analysée dans son contexte européen (France, Angleterre, Allemagne, Italie) que l'ouvrage dirigé par Fernando Navarro Domínguez et Ángel Vega Cernuda nous invite à parcourir selon un cheminement diachronique couvrant les quatre siècles qui nous séparent de la publication en espagnol du premier volume de *El Quijote* (1605) et de sa première publication en français en 1614 (pour la première partie de l'œuvre de Cervantès).

---

\* À propos de l'ouvrage de Fernando Navarro Domínguez y Miguel Ángel Vega Cernuda (eds.), *España en Europa: la recepción de El Quijote* (Alicante, Universidad de Alicante [Departamento de Traducción e Interpretación], 2007; 209 pages. ISBN: 978-84-690-9139-5).

L'ouvrage de Navarro et Vega offre un éventail de neuf analyses essentiellement centrées sur la réception du chef-d'œuvre cervantin dans les différents pays cités, de la main de spécialistes de la traduction littéraire (dont les éditeurs) et que Navarro Domínguez agrémente d'une série enrichissante d'illustrations reproduisant les premières de couvertures des nombreuses traductions de *Don Quichotte*, en français, en anglais, en allemand et en italien, pour mieux fixer, chez le lecteur les allusions aux traductions citées.

Si le sujet a déjà fait l'objet de nombreux articles et commentaires, il reste qu'il convenait de regrouper dans un même ouvrage les convergences et divergences auxquelles cette réception européenne a donné lieu selon le pays. Et la question que l'on se pose est : tous les Européens ont-ils lu la même version du *Quijote* de Cervantes au cours des siècles? À la lumière des différents chapitres, le lecteur pourra établir lui-même le bilan de ces différentes réceptions européennes de l'œuvre, sous la plume de traducteurs plus ou moins aguerris et plus ou moins fidèles au génie de Cervantès, une réception qui porte la trace des modes, particularismes et idéologies des pays de la langue cible à travers les siècles et que seul l'expert en traductologie est à même de relever et de transmettre aux lecteurs.

Dans le domaine des études littéraires et de la traduction, mais aussi du contexte historique et socioculturel des différents pays retenus, ces travaux ne peuvent laisser indifférents. Ils contribuent à forger une image déjà connue mais toujours incomplète de l'histoire de la traduction et des différentes esthétiques qui ont été choisies en fonction de critères que l'historien et le critique littéraire, le sociologue et au final le traductologue découvrent pour la satisfaction du lecteur.

Dans le cadre plus restreint de la réception du *Quichotte* en France, nous aimerions nous attarder sur les travaux de Fernando Navarro Domínguez et de Pedro Mogorrón Huerta qui nous proposent deux études très enrichissantes et un éclairage digne d'être plus longuement commentés.

Le premier signe un travail intitulé «El Quijote en francés: una aproximación diacrónica y descriptiva de las traducciones en lengua francesa» (p. 85-102). Tout d'abord, il fait état de la volumineuse production traductologique du *Quichotte* en France durant les quatre derniers siècles. À partir de 1614, date de la première version française de *l'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* à Paris, (c'est-à-dire moins de dix ans après sa publication en Espagne) les traductions ne cessent de revisiter le texte espagnol le plus souvent fragmenté d'ailleurs. La plupart des traductions portent le nom des traducteurs, certaines l'omettent. Plusieurs textes traduits connaissent un engouement particulier, telle la traduction menée par Filleau qui connaîtra plus de vingt éditions! Navarro Domínguez veille à resituer chacune de ces traductions dans son contexte historique, social et culturel, et nous fait part des critiques et éloges reçus à l'époque de la publication de la traduction. Ces commentaires où alternent éloges et réprobations nous sont donnés en citations. Les gloses (on parlerait

difficilement d'exégèse) de ces commentateurs analystes qui apparaissent le plus souvent comme des dénigreur que des louangeurs –la critique a toujours été facile, elle ne date pas d'hier!– se lisent comme autant de documents authentiques précieux sur l'évolution de l'histoire de la traduction au cours des siècles, avec un avantage, il s'agit toujours ici de la même œuvre –*Don Quichotte*– dont l'interprétation passe par le filtre des interprétations multiples et diversifiées.

Il faut dire que les traducteurs n'ont pas toujours été respectueux envers l'œuvre originale et nombre de faiblesses sont fréquemment signalées –«traduction trop serrée» «décalque», manquement à «l'odeur de l'original», incapacité à rendre le rythme et l'ampleur de la phrase cervantine ...– qui en disent long sur l'esthétique de la traduction voire de la déontologie du traducteur. C'est ainsi que l'on découvre un Filleau plus fidèle à ses propres idées qu'à rendre le génie de Cervantès, un Lesage pasticheur, un Florian réductionniste, un Arnault tendant à abrégé ou supprimer des passages ou à transcrire en prose les parties versifiées, un Grandville supprimant des chapitres entiers voire éliminant systématiquement toute expression inconvenante ou grossière, pour n'en citer que quelques uns.

Le traducteur qui prenait des licences par rapport au texte source, dans sa fougue de laisser sa propre empreinte, pouvait évidemment dénaturer en grande partie le véritable sens de l'œuvre conçue par Cervantès, ce que, il faut le dire, le lecteur de l'époque était pratiquement incapable de déceler (à l'exception de quelques spécialistes connaisseurs de l'œuvre originale). Des libertés ou des licences qui répugneraient tout traducteur moderne plus engagé dans la notion de fidélité au texte et à l'auteur. On apprécie ainsi l'évolution de la traduction littéraire en découvrant les «belles infidèles» qui ont semé le parcours de la profession de traducteur jusqu'à nos jours.

Malgré les contraintes et les infidélités, Fernando Navarro rapporte que, au regard de ces différentes étapes de la réception du *Quichotte* en France, l'engouement pour l'œuvre de Cervantès a été inouï et qu'il fallait connaître les vecteurs qui ont favorisé cet enthousiasme. Certes, de bonnes traductions, plus fidèles, plus respectueuses envers l'auteur et son œuvre y ont largement contribué et l'on apprend qu'une des meilleures traductions (intégrale) du *Quichotte* et des plus estimées par le public français au XIX<sup>e</sup> siècle a été réalisée par un ingénieur des ponts et chaussées, au demeurant fin connaisseur de l'idiosyncrasie espagnole pour avoir vécu en Espagne, mais aussi amant de la culture espagnole. Il s'agit de Viardot qui combina sa profession d'ingénieur avec celle d'écrivain et de traducteur. Pragmatique aussi, Viardot ne manqua pas de rendre dans un prologue à sa traduction le pourquoi et le comment de son esthétique dans sa gageure de rendre le génie de Cervantès dans la langue de Molière sans manquer à l'œuvre du grand maître espagnol. D'autres comme Bouchon Dubournial respecteront également l'intégralité du texte et sauront traduire la langue familière avec la vivacité requise notamment dans les dialogues entre les deux prota-

gonistes. Enfin, on apprend d'ailleurs sans s'en étonner que c'est au XX<sup>e</sup> siècle que l'on trouve les meilleures versions du Quichotte avec toutes les subtilités du chef-d'œuvre original, de la main de Canavaggio et de ses collaborateurs Allaigne et Moner.

Ce qu'il faut retenir dans ce parcours descriptif-diachronique, c'est évidemment l'impact de l'œuvre cervantine en France dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, malgré les inexactitudes, les détournements, les trahisons qui nous sont révélées dans le détail et parfois l'anecdote, mais encore cette volonté renouvelée de remettre sur le métier cette œuvre magistrale –la profusion des traductions minutieusement recensées et largement commentées avec rigueur en fait foi– et de la confier à des spécialistes de plus en plus chevronnés détenteurs d'une esthétique à la fois singulière et respectueuse de l'œuvre espagnole. Nous avons là un excellent panorama de l'histoire de la traduction à partir d'un des meilleurs exemples de réception d'une œuvre espagnole outre-Pyrénées qui a laissé des traces immuables dans grand nombre d'œuvres littéraires postérieures, en France et ailleurs. Un travail descriptif certes, mais suffisamment bien pondéré sans longueur ni digression, en particulier en ce qui concerne les XVII, XVIII et XX<sup>e</sup> siècles.

Il serait néanmoins souhaitable que les traductions comme celles de l'Abbé Lejeune, Rémond ou Damas-Hinard, qui couvrent le XIX<sup>e</sup> siècle, soient également prises en compte pour clore ce panorama historico-descriptif des travaux menés sur la réception du *Quijote* en langue française. Cette vision intégrale serait ainsi complémentaire d'autres travaux de recherche sur le sujet, dont ceux de la Canadienne Clara Floz, et contribuerait à donner une vision plus dense et plus contrastée sur une question qui ne peut manquer d'enthousiasmer les lecteurs de Cervantès, mais aussi toute personne qui porte un regard (de spécialiste ou non) sur la traduction, et notamment sur l'histoire de la traduction littéraire.

L'héritage de la sagesse populaire, transmis par les proverbes, les maximes, les dictons, les sentences et qui contribuent au fonctionnement de l'œuvre de Cervantès, n'est plus à révéler. C'est un fait suffisamment commenté et établi par tous, mais qu'en est-il de la translation de ce trésor parémique de la langue cervantine du XVII<sup>e</sup> siècle dans d'autres langues aussi proches soient-elles –linguistiquement– comme le français?

Pedro Mogorrón Huerta, spécialiste de la phraséologie, s'interroge sur cette question dans «Tratamiento de la traducción de las unidades fraseológicas a partir de *El Quijote*», une étude comparative qui met en regard deux traductions aux esthétiques différentes, celle de Jean Canavaggio et d'Aline Schulman.

L'intérêt des travaux de Pedro Mogorrón Huerta réside, à notre avis, dans la vision contrastive qu'il fournit en comparant l'esthétique de ces deux traductions du *Quichotte*. Faisant le point sur les différentes versions données par les deux traduc-

teurs dont l'un reste proche diachroniquement de la langue ancrée au XVII<sup>e</sup> siècle tandis que l'autre situe sa traduction au diapason avec un français du XX<sup>e</sup> siècle, Mogorrón justifie le choix de chacune des versions à la lumière des outils linguistiques consultés (dictionnaires espagnols, français, bilingues, etc.). Il éclaire ainsi sur le pourquoi d'un mot ou d'une expression sur lequel butterait le lecteur contemporain alors qu'il était en usage en français, à l'époque de Cervantès. Fort des commentaires, le lecteur peut ainsi porter son propre jugement sur les différents types de traductions, l'une relevant d'une langue aux apparences archaïques, l'autre plus prompte à reproduire la vivacité de la langue orale et plus concordante avec le français actuel.

Bien que restreint à un corpus de treize fragments de l'ouvrage de Cervantès, Mogorrón Huerta met en valeur les mérites d'un texte par rapport à l'original ou souligne ses faiblesses qu'il argumente avec une rigueur convaincante. Le lecteur pourrait toutefois rester quelque peu sur sa faim lorsque Mogorrón signale: «Al no utilizar una EPF, con la dificultad que ello implica para encontrar la adecuada, pensamos que los traductores [Cannavaggio et Schulman] podrían haber afinado más sus propuestas». En effet, pourquoi ne pas avoir apporté sa propre version au regard des deux versions mentionnées qu'il consigne comme n'étant pas satisfaisantes. On l'aurait souhaité.

Ceci dit, la plupart des commentaires donnés à partir de chacun des exemples cités sont particulièrement bienvenus pour la justesse de leur contenu.

On sait gré aussi à l'auteur de cette étude d'avoir fournis en annexe tous les exemples cités dans leur co-texte pour faciliter leur appréhension par le lecteur qui serait sinon incapable de juger de la pertinence des commentaires fournis sur ce qui relève de la justesse ou de la faiblesse des traductions entrant dans le mini-corpus proposé.

Au niveau formel, la numération (1) (2) (3)... , qui emprunte un même schéma répétitif pour dresser des tableaux, ordonner les exemples cités, les citer dans leur contexte en annexe, ainsi que pour classer les notes finales, sèment un peu la confusion. Ce choix d'une numération identique pour structurer son propre texte complique la lecture au lecteur en mal d'éclairage dans les différentes parties.

La bibliographie nous semble particulièrement bien choisie et structurée, nous avons cependant cherché en vain la référence bibliographique concernant la traductrice citée: Aline Schulman qui fait l'objet de cette étude comparative avec Jean Cannavaggio.

Mais ces quelques observations, personnelles au demeurant, n'enlèvent aucunement sa valeur à cette étude qui reste bien méritoire et recommandable pour quiconque s'intéresse au Quichotte et à sa traduction en langue française. La charge parémique de l'œuvre de Cervantès est suffisamment prégnante pour que des spécialistes comme Pedro Mogorrón Huerta s'y soient attardés. Ce genre de travaux permet de découvrir les enjeux qui viendront étayer l'esthétique cervantine et le génie de

l'auteur et ce, par le biais de la langue cible. Un travail de traduction mais aussi de création qui ne peut manquer d'intéresser les traducteurs en formation, le linguiste spécialiste de la parémie ou tout lecteur de Cervantès suffisamment enthousiaste pour recevoir des nouveaux éclairages sur une œuvre magistrale devenue universelle grâce à l'outil incontournable qu'est la traduction.